

GUMS 1948-1955, UNE ASSOCIATION DANS L'AIR DU TEMPS

QUATRIEME PARTIE

Par Michel Pinault

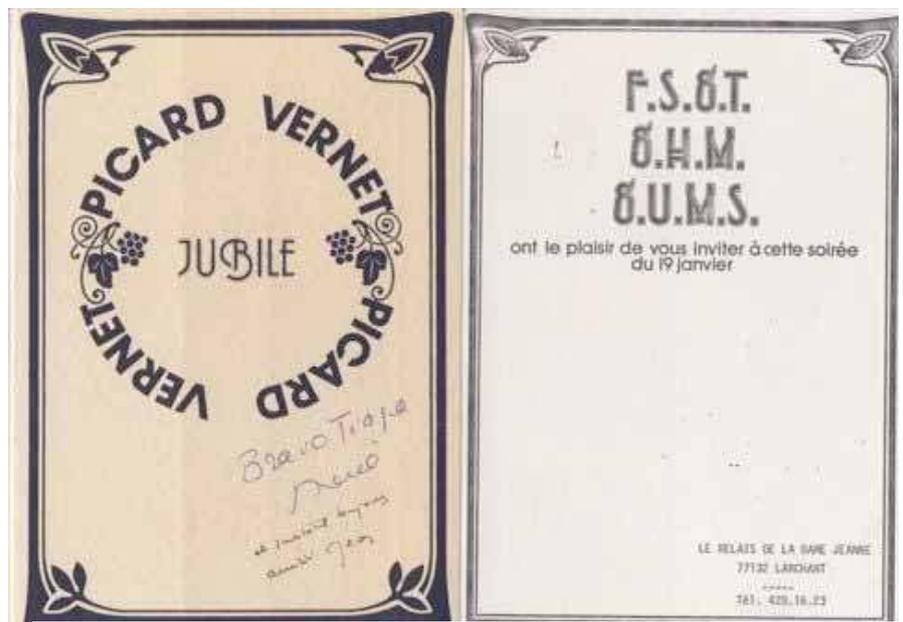
Dans les trois premiers « épisodes » de cette chronique de notre association, nous avons suivi un groupe de jeunes enthousiastes décidant, à la Libération, de prendre en main et d'organiser leurs loisirs sportifs « dans le but de faire connaître et aimer la montagne, école de virilité, d'audace, d'altruisme et de volonté » (art. 2 des statuts du GUHM). Mais d'où tenaient-ils cette idée ? Quelle histoire continuaient-ils ? Quels « pères » pour ces enfants ?

Héritages et filiations

En rédigeant dans cette forme l'article 2, les fondateurs du GUHM/GUMS s'inscrivaient dans une filiation qui, pour n'être pas affirmée explicitement dans les pages du *Crampon*, paraît rétrospectivement omniprésente¹.

En décidant d'appeler leur association le GUHM, les jeunes membres de l'UJRF, que ce fût volontairement ou de manière dans un premier temps innocente, jouaient incontestablement avec le nom et avec l'histoire d'une autre association qui avait déjà bien marqué l'histoire des pratiques sportives de montagne en France, le GHM, le Groupe de haute montagne. D'ailleurs, les rédacteurs du *Bleusard* ne s'y trompèrent pas en annonçant ainsi la nouvelle : « Un groupe concurrent du GHM. Nous venons d'apprendre de source généralement bien informée, l'existence du GUHM. Renseignements pris, il s'agirait du Groupe universitaire de haute montagne. Que vont penser les tenants de la "cuiller à Lulu"² ? »

On dit que la décision de créer le GHM avait été prise, à l'été 1918, par deux grimpeurs, Paul Chevalier et Jacques de Lépiney au cours d'une série d'ascensions réalisées à Chamonix. En mai 1919, accompagnés d'un troisième, Paul Job, professeur à la faculté des sciences de Paris, ils annonçaient la création, au sein du Club alpin français, d'un groupe « destiné à réunir les alpinistes pratiquant le sport alpin en haute montagne et en montagne difficile, avec ou sans guide³. » Pendant l'entre-deux-guerres, la nouvelle génération de l'élite des grimpeurs, réunie dans le GHM tenta



Invitation à la soirée de Jubilé de René Picard et Jean Vernet, organisée conjointement par la FSGT, le GHM et le GUMS, Exemple dédié de Tiapa Langevin.

¹ Pour resituer cette question dans le cadre plus large de l'histoire de l'alpinisme et des organisations d'alpinisme, en France, voir Olivier Hoibian, *Les Alpinistes en France de 1870 à 1950, une histoire culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2000. Il s'agit d'un livre qui intéressera ceux qui suivent l'évolution des mentalités vis à vis de l'alpinisme, d'abord "excursionnisme distingué" pour les notables et la bourgeoisie éclairée des années d'avant-guerre, sport d'élite pour les "dissidents" du GHM ou sport à diffuser auprès du plus grand nombre pour d'autres, comme à l'UNCM des années d'après la Libération et, bien sûr, au GUMS.

² *Le Bleusard*, n°39, avril 1949. La même livraison annonce sur le ton de la chronique mondaine l'inauguration de la boutique d'articles de sports de montagne que Raymond et Nicole Leininger ouvraient à Paris. L'allusion à la « cuiller à Lulu » fait référence à l'autorité ainsi déifiée de « l'homme fort » du milieu montagnard, président du GHM, président du CAF et président de la FFM, entre autre : Lucien Devies.

³ « Chronique du Club alpin français », *La Montagne*, juin 1919, p. 128, cité par O. Hoibian, *ouvr. cité*, p.134.

d'imposer aux « vieux » (plus ou moins vieux) qui régentaient le CAF⁴, non sans de nombreuses crises et rebondissements, les règles d'un alpinisme sportif de plus en plus ambitieux (devenu plusieurs décennies plus tard l'alpinisme classique, « jeu ardent et dangereux des derniers chevaliers de l'Aventure », selon Pierre Allain⁵) s'éloignant de l'excursionnisme cultivé, élitaire et bourgeois, proche de celui qui prévalait au Touring Club et qui avait dominé jusque-là.

Nouvelle époque, génération nouvelle, nouveaux objectifs et nouvelles pratiques, quel rapport la naissance du GUHM pouvait-elle avoir à voir avec cette histoire datant d'une autre guerre ? Il y avait, dans l'entourage des créateurs du GUHM/GUMS plusieurs membres du GHM d'avant-guerre : si certains dirigeants du GHM s'étaient retrouvés à Vichy, y compris à des fonctions ministérielles, d'autres avaient pris une part active à la Résistance, en particulier quelques-uns étaient communistes ou proches du PCF depuis l'avant-guerre et c'est eux qui se trouvèrent en relation avec les premiers membres du GUHM. Il s'agissait essentiellement de René Picard et Jean Vernet, de Raymond Leininger et du guide Albert Tobey. À des degrés divers, ceux-ci devinrent des conseillers techniques pour organiser et encadrer les activités sportives du GUMS naissant, les Leininger devenant même membres du comité directeur du GUMS, dès 1949⁶. C'est ce qui conduisit, par exemple, à l'organisation, par la FSGT, le GHM et le GUMS, d'un « Jubilé » commun pour les cinquante ans d'alpinistes de René Picard et Jean Vernet, au cours duquel Tiapa Langevin qui fut leur compagnon de cordée dans plusieurs premières en montagne, prononça le discours résumant leurs carrières et leurs engagements⁷.

Le Niçois Jean Vernet (1906-1996), né dans une famille bourgeoise et protestante, militant communiste, cinéaste⁸ et journaliste⁹ dans sa jeunesse, fut aussi un musicien averti et excellent pianiste et un alpiniste de premier plan. Vernet était le portrait de l'« honnête homme » et de l'homme complet du XX^e siècle. En montagne, avec son jeune frère Georges, il sillonna avant-guerre les vallées et les sommets des Alpes provençales jusqu'à l'Oisans, c'est d'ailleurs ainsi, en parcourant plus de 100 km en trois jours sans redescendre, qu'il échappa, pendant l'Occupation, aux recherches des polices de Vichy. Il ouvrit une trentaine de voies, en particulier dans l'Oisans, avec entre autres son frère Georges, alpiniste et membre du GHM comme lui (depuis 1925), et il devint « le » géologue-alpiniste de l'Oisans. En 1934, il ouvrait, avec Raymond Leininger et Pierre Allain, une première voie dans la face sud de la Meije. La même année il créait, à Nice, le club « Ski et Montagne » de la FSGT. En 1935, il fut candidat aux élections municipales sur la liste du PCF. Arrêté au début de 1941, peu après sa démobilisation, comme résistant communiste, libéré puis repris et enfermé à la centrale d'Eysses, il participa, en février 1944, avec son frère Georges, mais aussi avec Georges Charpak qui y était aussi détenu, au soulèvement de cette prison avant d'être ensemble déportés à Dachau, d'où son frère ne revint pas. Jean Vernet fut, à la Libération, responsable du journal communiste *La Marseillaise*. Affaibli par la déportation, il réussit néanmoins à revenir au plus haut niveau et réalisa encore de grandes premières, par exemple en 1955 avec Tiapa Langevin, à l'Ailefroide Orientale¹⁰. Il était, dès 1937, membre de la commission montagne de la FSGT où il retrouva, dans les années cinquante, Lionel Terray, Robert Paragot et Tiapa Langevin : « Ma dette envers la FSGT est sans prix », écrivait-il dans ses mémoires d'escalade¹¹. Géologue passionné et autodidacte, Jean Vernet

⁴ Jean Vernet parlait des « vieux alpinistes (du CAF) qui form(ai)ent un bastion pour défendre leurs prérogatives. » (O. Holbian, *ouvr. cité*, p. 228)

⁵ Pierre Allain, *Alpinisme et compétition*, Paris, Arthaud, 1987, p. 13 (première édition : 1948).

⁶ Parmi les membres du GHM qui furent proches de membres du GUMS, citons aussi Lionel Terray qui animait la commission Montagne de la FSGT, avec entre autre Jean Vernet, Pierre Allain et Jean Franco, le premier directeur de l'ENSA, à Chamoni qui, auparavant, avait succédé à Raymond Leininger comme directeur technique de l'UNCM.

⁷ Il y a une voie Picard-Vernet aux Bans (face sud-est), voie qu'ils ont ouverte en 1938. Tiapa évoque la première ascension de la face sud des Trois Dents du Pelvoux qu'il firent encore ensemble et avec lui, en 1959.

⁸ Selon Tiapa Langevin, Jean Vernet, décidé à faire un film sur la barre des Écrins en compagnie de ses amis guides à Ailefroide, Pierre Engilberge et Jean Giraud, recherchait un point de vue favorable pour des prises de vues de l'ensemble du Glacier Blanc. Ayant commencé à gravir une arête en direction d'un point coté 3203 m, non nommé sur les cartes, ils ouvrirent finalement la voie jusqu'au sommet qu'ils baptisèrent Pointe des Cinéastes.

⁹ Candidat aux élections municipales, à Nice, en 1935, « il rédigea, de 1936 à 1939, dans l'hebdomadaire *Le Cri des travailleurs*, de nombreux articles concernant le tourisme et les sports d'hiver. » (Jean Maitron, notice sur Jean Vernet, in Jean Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Éditions ouvrières. Voir aussi Virgile Barel, *Cinquante années de lutttes*, Paris, Éditions sociales, 1966, p. 98.) Données biographiques aussi extraites du discours de Tiapa Langevin lors du « Jubilé » de Jean Vernet et articles d'hommage dans *Le Patriote-Côte d'Azur*, 2 et 9 août 1996. Ce journal de la fédération du PCF des Alpes-Maritimes publiait une photographie de Jean Vernet accompagnée de cette légende : « Debout au sommet du Gelas, il fait signer une pétition contre les essais nucléaires. »)

¹⁰ Jean Vernet, *Nos amies les cimes, Récits de montagne*, Nice, éd Serre, 1987, p. 201-208 (1^{ère} édition : *Nos amies les cimes, Récits d'escalade dans les Alpes*, Paris, éd J. Susse, 1948).

¹¹ J. Vernet, *ouvr. cité*, p. 212.

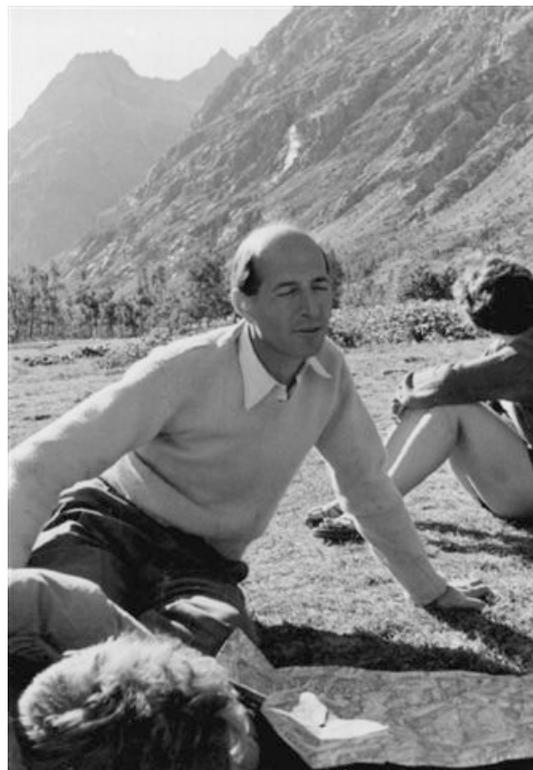
passa des diplômes après son retour de déportation qui lui permirent d'entrer au CNRS. Il est devenu un des principaux explorateurs et spécialistes de l'Oisans et a contribué à la réalisation de la plupart des feuilles de la carte géologique des Alpes du Sud¹². Séjournant chaque été à Ailefroide, à l'hôtel Engilberge, Jean Vernet a participé à plusieurs stages du GUMS, à partir de 1953, et a ouvert des voies dans l'Oisans jusqu'à plus de 75 ans.



René Picard à l'arête du Peigne, cliché Alain Picard.

René Picard (1899-1987), polytechnicien (promotion 1918), ingénieur des Mines, menant des recherches en chimie chez Rhône-Poulenc, dont ses amis se souviennent invariablement qu'il fut un découvreur et un inventeur - par exemple inventeur de l'éponge synthétique, dite la « Spontex » ; et c'est lui aussi qui eut l'idée de mettre du « pof » dans les semelles des chaussons d'escalade pour augmenter l'adhérence et qui convainquit son ami Paragot de lancer une fabrication incluant cette technique. Entré au GHM en 1927, il en fut un des animateurs dans l'entre-deux-guerres. Il se maria avec Cécile Hadamard, la sœur d'un de ses camarades de promotion, Mathieu Hadamard qui devait mourir en 1944 dans les rangs des FFL. Si sa personnalité, son « style », restaient marqués par son appartenance à une génération ancienne et à un milieu social bourgeois - à côté de ses talents d'alpiniste, c'était aussi un bon cavalier et un joueur de tennis averti - il avait aussi, comme ses amis Jean et Georges Vernet avec lesquels il réalisa de nombreuses ascensions, mais aussi comme les membres de sa belle-famille, les Hadamard, acquis de fortes convictions communistes.

Pendant l'occupation, il eut, avec sa femme, juive comme lui, une intense activité de résistant dans les rangs communistes dans la région lyonnaise et dans l'Ardèche, organisa des évasions, des déraillements de trains, entra dans Lyon à la tête d'un bataillon de FTP et, selon Roland Gaucher, combattit pour finir dans les rangs des partisans slovaques, avant de participer à l'occupation de l'Allemagne¹³. Sous l'Occupation, il fut un des fondateurs de l'UCIFC (Union des cadres industriels de la France combattante), une des branches catégorielles du Front national, et en fut le président après la Libération lorsqu'elle était devenue l'UNITEC (l'Union nationale des ingénieurs et techniciens), liée à la CGT¹⁴. René Picard fut licencié de son poste, à la tête de la direction des recherches de son entreprise, à cause de ses engagements



René Picard, vers 1950, cliché Tiapa Langevin.

¹² « Jean Vernet 1904-1996 » par Michel Dufranc, Jean Féran, Simone et Claude Lippmann, *La Montagne et Alpinisme*, n° 187, 1/1997, p. 50 et 51, et « Jean Vernet, géologue cartographe du massif des Écrins », par A. Pêcher, J. Debelmas et J.-C. Barféty, *La Montagne et Alpinisme*, 4/1997, n° 190, p. 64.

¹³ René Picard parlait peu de manière générale et surtout pas de ses activités de résistant. Par ailleurs - rancune politique ou ignorance ? - les revues d'alpinisme n'ont rien publié sur René Picard à sa mort. Celui qui disait avec fierté, lors de ses 72 ans, « j'ai fait 72 premières » semble aujourd'hui au purgatoire de la montagne. Voir Jean Maitron et Claude Pannetier, Notice sur Jean Braun, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Editions ouvrières. Roland Gaucher, *Histoire secrète du parti communiste français, 1920-1974*, Paris, Albin Michel, 1974. Données biographiques rassemblées à partir du témoignage de sa petite-fille, Dominique Picard, de papiers conservés par la famille Picard, et aussi extraites du discours de Tiapa Langevin lors du « Jubilé » de René Picard.

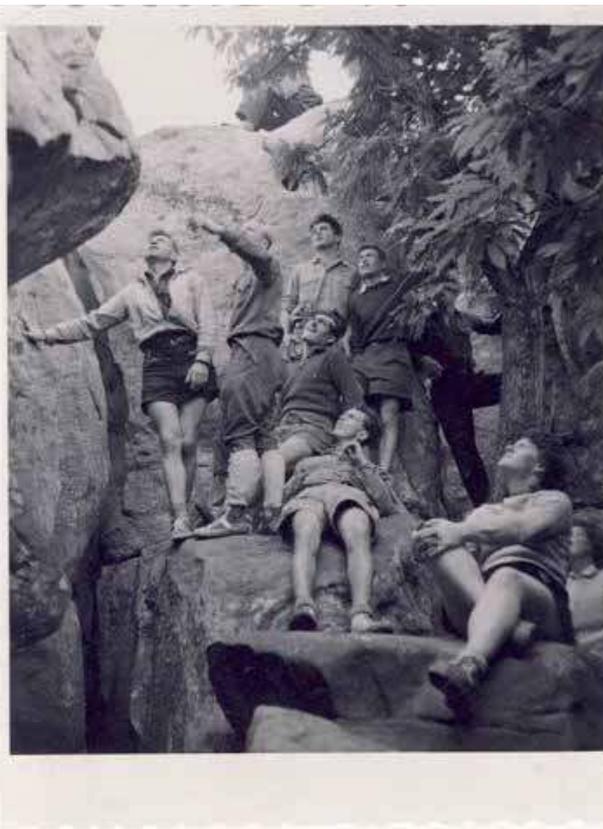
¹⁴ *Idem*.

politiques. Il créa alors un bureau d'études, le BERIM, avec Raymond Aubrac, ingénieur des Ponts et Chaussées, un des fondateurs du mouvement Libération, ex-secrétaire général du ministère de la Reconstruction, qu'il avait connu sous l'Occupation par l'intermédiaire du docteur Descomps, et deux autres amis comme eux victimes de la « chasse au sorcières » qui visait alors les cadres dirigeants de l'économie et de l'État liés au parti communiste et comme eux à la recherche d'une activité nouvelle : Marcel Weill, polytechnicien communiste (promotion 1919) comme Picard, ex-directeur général de la SNECMA, et Marcel Mosnier, écarté de la direction de Berliet à laquelle il avait été nommé par le commissaire de la République lyonnais, Yves Farge, pour en organiser la nationalisation. Épaulés par la Banque commerciale de l'Europe du Nord et son principal dirigeant, Charles Hilsum, tous quatre se mirent, avec le BERIM, à la disposition des mairies de la banlieue rouge et des gouvernements des démocraties populaires pour tout ce qui concernait la reconstruction. En 1953, ils créèrent une société commerciale, la SORICE, adossée au BERIM, qui fut en particulier en charge du rétablissement des relations commerciales de la France avec la République de Chine populaire¹⁵.

Pendant ces années-là, René Picard suivit de près les débuts du GUMS dont son fils Étienne était un des animateurs, il en fut même « le parrain », selon le mot de Monique Selle. Selon les témoignages, René Picard avait en effet une forte personnalité, attractive ou attirante, pour ne pas dire charismatique : « Il était actif par sa simple présence » dit l'un¹⁶. Très souvent présent à Bleau, aux rendez-vous du GUMS, avec sa femme désormais rivée à un fauteuil roulant, participant à l'encadrement de stages en montagne, il a joué un rôle essentiel dans les premières années du GUMS. Comme il était aussi un mycologue passionné, il a contribué à orienter les premiers Gumistes vers la récolte des champignons.



À Fontainebleau, en bas, Georges Charpak et Nicole Leininger, et en haut Rose Picard et Raymond Leininger.



Ici, parmi d'autres Gumistes, Étienne Picard, Photos Jeanine Bourduche.

¹⁵ Témoignage de Raymond Aubrac, recueilli le 22 septembre 2008, et R. Aubrac, *Où la mémoire s'attarde*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 244-261.

¹⁶ Jacques Labeyrie, entretien du 25 août 2008.

Jean († 1999) et Raymond Leininger († 2003) furent d'abord des Parisiens Bleausards avant d'aller faire de l'alpinisme dans l'Oisans. Amis de Jean Vernet et de Pierre Allain avec qui Raymond Leininger réalisa la première de la face nord des Drus, en 1935, ils entrèrent alors au GHM à un moment où, à travers ce genre d'« événement », d'« exploit », l'alpinisme, en pleine mutation, devenait un sujet pour la grande presse. Pour le président du GHM, Henry de Ségogne, cette première « montrait que d'extraordinaires talents entretenus par une hygiène et un entraînement strict, servis par l'apport d'un matériel moderne (...), une conception originale, une préparation scientifique, une volonté ferme et réfléchie devaient venir à bout des difficultés¹⁷. » Un nouvel alpinisme, fait de technique et de compétition, faisait irruption. Nicole et Raymond Leininger firent ensemble de grandes ascensions puis ils partirent, en 1938, pour un « tour du monde à pied et à vélo », signe que, pour eux, l'aventure et l'exploit pouvaient prendre d'autres formes que les défis verticaux :

« Nous débutions tous les deux dans la vie, écrivit ensuite Nicole. Je faisais ma première année de stage au barreau de Paris, Raymond fabriquait et vendait avec son habituel camarade de cordée (allusion probable à Pierre Allain, ndlr) les instruments de l'évasion : tentes, sacs, cordes, piolets... Il y avait environ un an que nous étions mariés ; nos gains réunis étaient juste suffisants pour vivre. Nous étions cependant décidés au départ¹⁸. »

La guerre les surprit en Afghanistan, au pied des Bouddhas de Bamiyan et, rentrés à Marseille en août 1941, ils entrèrent dans la Résistance. Raymond fut chef de centre Jeunesse et montagne avant de se retrouver à la tête d'un maquis dans le Dévoluy. Après la Libération, il contribua à la collaboration étroite des premières années entre l'UNCM, dont il fut le premier directeur technique national, et le GUMS. Tous deux adhèrent au GUHM/GUMS et entrèrent au comité directeur, participant activement à la vie interne du GUMS. Nicole fut un temps, avec Claude Kogan, « la femme la plus haute du monde », après leur participation à l'expédition franco-belge de 1951 à la Cordillère blanche¹⁹.

Albert Tobey (1915-2001) était moniteur chef au centre UNCM de Villeneuve-la-Salle et titulaire du diplôme de guide depuis quatre ans lorsqu'il encadra le premier raid à ski du GUMS, dans l'Oisans, en 1949 et un autre en 1950. L'été suivant, il encadrait le premier stage de formation de cadres du GUMS, toujours en Oisans, avec 19 stagiaires. Vingt ans plus tard, devenu un guide de grande renommée et un cadre de la FFM, il montrait toute l'importance qu'il avait accordée, sa vie durant, à la formation des jeunes en écrivant un long article dans *La Montagne*, « Adolescents en montagne », dans lequel il faisait le bilan de la politique de la FFM, alors en plein développement, d'organisation de stages d'été d'initiation pour adolescents²⁰. Tobey fut, toute sa vie, un défenseur convaincu de l'intérêt de développer une pratique « en amateur » de la haute montagne, lui qui fut, par ailleurs, un de ceux qui porta à son plus haut niveau l'alpinisme extrême. Avant la guerre, il avait, entre autre, réussi la première de la face nord de la Meije, mais c'est à la Libération qu'il réalisa certaines de ses grandes premières, essentiellement dans l'Oisans, qui lui ouvrirent la porte du GHM (en 1948)²¹. Lorsqu'en 1955, Tobey, malade, dû pour un temps s'économiser, le *Crampon* écrivait : « Presque tous les Gumistes connaissent notre ami Tobey. Il a surveillé nos premiers pas. Beaucoup lui doivent énormément.(...) Il a pris la gérance d'une maison du CAF, à Chamrousse. Les copains, à l'occasion, aimeront sans doute rendre visite à Tobey ou passer quelques jours en sa compagnie.²² »

Le docteur Descomps, s'il ne fut pas membre du GHM avant la guerre, fut cependant un compagnon de cordée régulier des précédents. Pendant l'Occupation, il fut l'un des principaux animateurs de la résistance médicale. Ses multiples activités professionnelles et politiques ne lui permirent pas d'être très proche du GUHM naissant mais il ne fut pas totalement à l'écart, d'autant que ses filles Claude et Sylvie Descomps en étaient membres fondatrices.

¹⁷ H. de Ségogne, préface à Pierre Allain, *Alpinisme et compétition*, Paris, Arthaud, 1940, cité par O. Hoibian, *ouvr. cité*, p. 235.

¹⁸ Nicole et Raymond Leininger, *La Route sans borne*, Paris, J. Susse, 1947. L'ouvrage est dédié « À la mémoire de Léo Lagrange » : « Léo Lagrange, alors ministre des Sports et Loisirs, s'intéressa à notre projet et nous accorda une subvention de 5000 francs qui arrondit notre pécule (environ 16000 francs) et un titre de mission qui facilita les formalités d'obtention des visas. » Préfacé par Samivel, il a reçu le 1^{er} prix de littérature sportive du comité national du sport et du plein air, en 1946.

¹⁹ Georges Kogan et Nicole Leininger, *Cordillère blanche, expédition franco-belge à la Cordillère des Andes (1951)*, Paris-Grenoble, B. Arthaud, 1952.

²⁰ Albert Tobey, « Adolescents en montagne », *La Montagne et Alpinisme*, avril 1965, n° 52.

²¹ Albert Tobey, *Vie de guide*, Grenoble, Alzieu, 1996, et *Souvenirs de là-haut, Récits de courses anciennes*, Grenoble, Alzieu, 1997. Voir aussi Jean-Marie Choffat, « Albert Tobey, un grand guide disparaît », *La Montagne et Alpinisme*, n° 205, 3/2001, p. 60-61, et Pierre Chapoutot, « Albert Tobey », *Cimes, Annales 2001 du GHM*, p. 25-28.

²² *Crampon*, n° 71, janvier 1955.

Une autre des personnalités de cette génération précédente, associée à ce premier GUMS fut « le Baron ». La silhouette de ce bon alpiniste apparaît très souvent sur les clichés datant de ces années. De son vrai nom Pierre Dupin - son fils Jacques, venu au GUMS à l'automne 1952, en a été un des bons grimpeurs, très actif de l'association avant de partir au CERN, à Genève, comme physicien - était un pharmacien, devenu communiste en 1922-23 lors de ses études en pharmacie. Son officine, au 78 bd Saint Germain, avant de devenir un lieu de rendez-vous clandestins pour Frédéric Joliot pendant l'Occupation, avait servi, en 1937-38, à Jean et André Langevin, Henri Grandjouan et d'autres, d'atelier de préparation d'armes pour la République espagnole. Après la guerre, dans cette même pharmacie se tenaient aussi bien les réunions de la cellule communiste du Collège de France que des festivités gumistes.

Si le GUMS fut donc incontestablement l'affaire d'une génération nouvelle, celle-ci entretint des relations étroites et, pour une large part, de continuité, avec certains membres de la génération précédente, ceux que, soixante ans plus tard, un des témoins de cette filiation appelle « les dieux tutélaires ». Les premiers encadrants du GUMS furent formés par ces alpinistes confirmés, avant que certains d'entre eux, comme Bernard Langevin ou les frères Marc et Jean Lepeut ou, plus tard, Josette Polian et Jean Tourancheau, n'aillent fréquenter les stages de l'ENSA, à Chamonix²³.

L'historien de l'alpinisme français, Olivier Hoibian, souligne que la fracture apportée au sein du GHM, dans les années 1930, par l'action des frères Leininger, des frères Vernet, de Pierre Allain, auxquels on peut ajouter le docteur Descomps et peut-être d'autres, si elle fut technique « se doubla d'une démarcation sociale²⁴ » Il précise, en se référant aux propos recueillis lors d'entretiens auprès de Nicole et Raymond Leininger :

« En cette période d'affrontements politiques violents, marquée (...) par le rassemblement des forces de gauche sous la bannière du Front populaire, nombreux (étaient) les nouveaux Bleusards, issus de fractions intellectuelles des classes moyennes qui se réclam(ai)ent de la « mouvance marxiste ». Parmi les compagnons les plus fidèles de Pierre Allain (...) une sensibilité « progressiste » est de bon ton. Nicole Leininger, épouse de Raymond, se souvient de cette époque (...) : « Il y a avait une sensibilité de gauche dans ce groupe, qui se démarquait du milieu des montagnards. (...) C'était un peu le début de la démocratisation de la montagne. Au GHM, il y avait tout un groupe qui était plus âgé que Raymond (Leininger), comme Henry de Ségogne, Ichac, Nelter, (...) qui appartenaient tout de même à la haute bourgeoisie ! Pierre Allain et les frères Leininger, c'était tout de même un peu plus prolo ! Alors, il y a eu des réticences, car Pierre Allain c'était un ouvrier. Il y en a qui faisaient la fine bouche.²⁵ »

La naissance, en 1937, de la branche Plein air de la FSGT, résultat de la fusion de celle-ci avec les Amis de la Nature, fut en partie le résultat de l'existence de ce clivage²⁶. En 1957, *Sport et Plein air* évoquait ainsi cette période lointaine :

« La "Varappe", à Paris, "Ski et Montagne" à Nice, l'"Alpina-Club" à Lyon, les sections grenobloises comptaient des alpinistes de valeur dont certains tels Georges et Jean Vernet ont connu la célébrité. Déjà à l'époque, nos dirigeants devaient lutter pour faire triompher nos conceptions d'alpinisme populaire. Trop de pratiquants, en dehors de la FSGT, voulaient l'enfermer dans un cercle restreint, faisant prévaloir le caractère sensationnel ou périlleux de ce sport, ne pouvant être pratiqué que par une « super-élite ». Cet état d'esprit a pu se développer pendant la guerre et durant les premières années d'après la Libération, l'activité travailliste étant en sommeil. Mais depuis 4 ou 5 ans un élan nouveau a pu lui être donné.²⁷ »

²³ Un exemple remarquable de cet engagement des aînés auprès des jeunes Gumistes : le comité directeur du 12 novembre 1952 qui avait à son ordre du jour l'analyse de l'accident du Sélé, survenu l'été précédent, se tint en présence de René Picard et de Raymond Leininger. Picard y fit une longue intervention, disant notamment : « Il faut éclaircir l'accident, ne pas avoir peur. Je suis allé voir les lieux de l'accident. En vieux montagnard, on pense que les jeunes font des erreurs. En fait, j'ai pu constater que les jeunes s'étaient conduits mieux peut-être que des anciens. Il n'y a pas eu de fautes alpines. Il y a même eu héroïsme de tous.(...) Je n'ai pas vu de pareil accident, l'endroit était abrité. Le passage, près du refuge, est utilisé par tous les guides et c'est sûr. » (Cahier de secrétariat d'Hubert Bourduche, notes de la réunion du CD du 12 novembre 1952.)

²⁴ O. Hoibian, *ouvr. cité*, p. 235 et suiv. Rendant hommage à Pierre Allain, Raymond Leininger écrivait : « La montagne (...) se décompose en une suite de longueurs de corde, de passage proposés que votre œil de Bleusard saura mesurer objectivement. » (Yves Ballu, « Pierre Allain le plus vieil alpiniste du monde », *Alpes Loisirs*, janvier 1999, p. 35.)

²⁵ O. Hoibian, *ouvr. cité*.

²⁶ Les Amis de la Nature ont été créés à l'origine par un groupe d'étudiants syndicalistes, aux environs de 1895.

²⁷ *Sport et Plein Air*, n° 76, 18 avril 1957.